

Jean Morency, Hélène Destrempes, Denise Merkle et Martin Pâquet, dir. *Des cultures en contact. Visions de l'Amérique du Nord francophone*. Québec, Nota Bene, 2005. 552 p.

Marie LeBel

Volume 8, Number 1, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1023152ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1023152ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

LeBel, M. (2007). Review of [Jean Morency, Hélène Destrempes, Denise Merkle et Martin Pâquet, dir. *Des cultures en contact. Visions de l'Amérique du Nord francophone*. Québec, Nota Bene, 2005. 552 p.] *Mens*, 8(1), 139–143.
<https://doi.org/10.7202/1023152ar>

le mental au grenier d'une construction d'ensemble. Il s'est expliqué sur ce point dans *Idéologies et mentalités* (2^e éd., 1992, p. 23-25).

Hubert Watelet
Université d'Ottawa

**Jean Morency, Hélène Destrempe, Denise Merkle
et Martin Pâquet, dir. *Des cultures en contact.
Visions de l'Amérique du Nord francophone.*
Québec, Nota Bene, 2005. 552 p.**

Quatre directeurs, plus d'une trentaine d'auteurs, six parties et 552 pages, voilà ce que l'on note d'abord de cet imposant collectif. On découvre ensuite que l'ouvrage est le fruit du travail d'un réseau de chercheurs disséminés à l'échelle de la planète et dont les problématiques se rencontrent à un carrefour de la recherche sur la francophonie américaine : la Chaire de recherche du Canada en analyse littéraire interculturelle de l'Université de Moncton. Qu'ils soient le fait de linguistes, d'historiens ou de littéraires, les textes sont autant de regards croisés sur l'Amérique française traversée, rêvée, rencontrée, dite et écrite. Au fil des pages, il n'y a pas une Amérique française mais les francophonies d'Amérique, toutes porteuses des rencontres avec l'Autre.

Les relations tissées par les francophones du continent et les héritages métissés nés dans le temps et dans l'espace américain, voilà ce dont l'équipe de chercheurs gravitant autour de Jean Morency rendent compte. À certains égards, les récits et les analyses rapportés font penser aux journaux de bord des ethnologues qui notent l'artefact, un souvenir de terrain, un instantané, un chant, un poème, une image, une

tirade... L'oralité, mode d'expression souvent privilégié par la majorité des francophones du continent, est abordée par le théâtre, le cinéma, les contes et les chansons. Quant aux discours plus intellectuels, historiens et littéraires s'en sont chargés.

Les champs exploratoires ouverts par ce réseau de chercheurs apparaissent alors nombreux et vastes. Les problématiques abordées font en effet émerger des objets d'analyse innombrables. Les sujets d'étude, pour leur part, ne sont pas sans nous inquiéter un peu, car si l'on convient, comme la majorité des collaborateurs, que le discours essentialiste et culturaliste – longtemps garant de la *survivance* des communautés francophones – n'a plus le pouvoir d'assurer la cohésion des francophones, les arguments des auteurs ne nous convainquent quand même pas que le discours interculturel alternatif soit une avenue porteuse.

Le refus d'une essence francophone à laquelle seraient réductibles les identités est, à notre avis, l'axe autour duquel s'organise le travail des auteurs. Ainsi, la langue qui sert souvent d'élément de définition identitaire est, dans la plupart des textes du recueil, « désancrée ». L'on comprend de cette expression qu'une mise à l'arrière-plan de la perspective linguistique est la stratégie pour s'attarder davantage aux relations et aux contacts qui s'établissent, avec ou sans elle, entre les cultures. Désancrer la langue permettrait donc l'émergence d'une identité métissée ouverte à l'Autre, consciente de son américanité. L'expérience américaine, en ce sens, est centrale et révélatrice – au sens presque mystique de révélation.

Le choix idéologique de contourner l'essentialisme de la langue pour aborder plutôt l'américanité et « éviter les traquenards de la logique identitaire » (p. 22) se justifie. Paradoxalement, cette option, en principe louable, entraîne une approche purement formelle des réalités vécues par les franco-

phones, réduisant sans états d'âme ces derniers au statut de communautés linguistiques perdues dans le grand tout... Métissées hier, assimilées demain. *Morituri te salutant!*

D'un point de vue plus formel, certains lecteurs tireront profit du côté normatif et théorique de plusieurs textes qui proposent une recension exhaustive et à jour des ouvrages clés sur les approches conceptuelles empruntées, notamment, de l'interculturalisme, de la reconnaissance, de l'altérité.

Afin de découvrir les perles que recèle l'ouvrage, il faut se placer en état de réceptivité et aller au-delà des titres, qui sont souvent répétitifs et ampoulés. Ainsi, parmi les contributions particulièrement remarquables, soulignons celle de Hans-Jurgen Lüsebrink qui, à partir de *L'almanach du peuple*, montre comment cet incontournable des maisons canadiennes-françaises pendant plus de la moitié du XX^e siècle constituait une fenêtre sur le monde et comment, par conséquent, il posait l'amorce d'une rencontre avec l'Autre. On voit, par exemple, l'évolution de la figure du voisin états-unien à travers des blagues, des caricatures ou des conseils pratiques. C'est en outre une source extrêmement riche qui apparaît là pour les chercheurs en histoire culturelle.

Martin Pâquet offre des pages érudites dans lesquelles il suggère, selon une approche à la fois anthropologique et structuraliste, que l'aspect ludique du parlementarisme britannique a sans doute facilité le processus d'intégration de la culture politique britannique au Québec. Presque sans douleur, les citoyens du XIX^e siècle auraient intériorisé la métaphore du jeu et ils auraient accepté, dès lors, leur position et leur rôle dans le jeu. Resituée dans la globalité du collectif, la proposition de Pâquet est que l'intégration des codes de l'autre peut être relativement harmonieuse.

Dans un texte synthétique qui puise à l'histoire et à la littérature, Jean Morency, un des initiateurs du projet, montre l'affirmation de l'américanité dans l'œuvre d'écrivains transformés par leur expérience états-unienne. Or, si l'épiphanie américaine des figures médiatrices identifiées par l'auteur nous laisse dubitatif, le texte de Morency a le mérite de suggérer l'idée-force qui lie la plupart des collaborations à l'ouvrage : l'américanité est la nouvelle essence des francophones du continent.

Paola Puccini de l'Université de Bologne signe une analyse magnifiquement documentée du film *La Sarrasine* de Bruno Ramirez et de Paul Tana. L'auteur, suivant la tendance du recueil, substitue dans son analyse la dimension culturelle à la dimension linguistique – trop ethnocentrique –, mais elle souligne bien comment, dans certains contextes, la substitution se légitime ou non. Puccini admet que le dialogisme interculturel, idéalement souhaité, ne fonctionne pas inmanquablement. Son approche ethnologique évoque les rituels d'entrée dans la culture de l'autre, elle ménage intelligemment les sensibilités en nuancant les procédés de relations interculturelles. Citant Camilleri, l'auteur fait alors de l'interculturel un « savoir-être », – nous dirions même, un savoir-vivre –, « à partir duquel on découvre la bonne manière d'utiliser le "savoir" et l'on invente, au gré des situations, le savoir-faire adéquat » (p. 344).

Il y a, enfin, dans ce recueil des constats qui ne manquent pas d'être douloureux. Nous pensons à ce que révèlent les travaux des linguistes du collectif – et surtout le texte percutant d'Anne Malena (p. 373 à 390) – qui ont identifié de dangereuses stratégies de survie adoptées par les minoritaires. Le « code switching », entre autres, qui implique que les francophones (dé)jouent l'Autre en contrôlant – pour un temps – les emprunts linguistiques à la langue de ce dernier. Il y a là

comme un dérapage, contrôlé certes, mais pour combien de temps ? Combien de temps à Lafayette ou à Timmins tiendront des « identités [devenues] stratégiques » (p. 374) ? En ces lieux d'Amérique, l'épreuve de l'altérité constitue une stratégie de survie.

On goûte dans l'ensemble les rencontres auxquelles nous convient les textes. Sur les traces des francophones du continent, on entend les dialogues établis avec l'Autre : l'Amérindien, le traducteur anglais, l'immigrant, le créole de la Louisiane. On sent le regard de l'Autre sur soi : le regard du *boss* de la *facterie* ou celui des notables des « Petits Canadas ». Autant de regards qui stigmatisent et forcent une réponse ou un geste. En réalité, il serait injuste de ne pas insister sur cette qualité de l'ouvrage de montrer, sous des angles très concrets, multidisciplinaires, généralement originaux le dialogue constant entre Soi et l'Autre. Le créneau de l'interculturel peut nous apparaître agaçant, mais la réflexion qu'il oblige sur le va-et-vient des regards de Soi sur l'Autre ; du regard de l'Autre sur Soi et des traces laissées dans les textes, dans les images et dans les représentations du monde est stimulante et nécessaire.

Marie LeBel

Département d'histoire

Collège universitaire de Hearst